

sens moral ; il était d'une ambition demeurée et ne cherchait qu'à faire de l'argent, toujours de l'argent. Il mourut extrêmement riche.

Ce sont les millions annexés par l'ancêtre que le duc actuel vient de mélanger avec les millions de la jeune Américaine.

Ils feront sans doute bon ménage, car les pièces d'or n'ont pas de passé et s'occupent peu de la roture ou de la noblesse de leurs propriétaires.

* * Est-ce que l'histoire de Jean Valjean va se répéter ?

Vous n'avez peut-être pas lu l'histoire de Jean Valjean, le héros principal des *Misérables* de Victor Hugo ?

Jean Valjean est un pauvre diable qui, crevant de faim, brise, un soir, la vitrine d'un boulanger et vole un pain. " Vol avec effraction " ; il est condamné au bagne.

Au commencement de ce mois, un individu, dont je ne me rappelle plus le nom, a comparu devant la cour criminelle de Montréal, pour avoir volé un sac de pommes de terre.

Combien valait ce sac ?—Un dollar, si vous voulez. Je sais que l'évaluation est excessive, mais admettons l'hypothèse.

Quelques jours auparavant, devant une cour criminelle similaire, un autre individu avait subi son procès, pour vol d'une somme énorme, quelque chose comme cinquante mille dollars.

Or, voici ce qu'il est résulté des deux causes.

Le voleur de cinquante mille dollars a été condamné à vingt-trois mois de prison.

Le voleur de patates—deux minots—a eu cinq ans de pénitencier.

Morale :

Volez beaucoup de dollars et jamais de patates.

* * Avez-vous entendu parler d'une bataille à coups de poing, qui devait avoir lieu entre deux paresseux, Corbett et Fitzimons ?

Il paraît que cela a beaucoup préoccupé certains gens.

Le combat a raté, faute de combattants.

Cela est bien fâcheux, sans doute, mais, d'un autre côté, il faut admettre que ces sortes de rencontres ne sont arrangées que pour amuser les badauds et leur extorquer de l'argent.

Fitzimons ne s'étant pas rendu au rendez-vous de l'autre assommeur, Corbett est resté champion des gens qui n'ont pas le courage de gagner leur pain d'une manière honnête.

* * Les Musulmans massacrent les chrétiens en Arménie.

Ils ont tort.

Les chrétiens,—catholiques, protestants et grecs,—protestent.

Ils ont raison.

Les chrétiens vont rappeler les musulmans à l'ordre.

Tant mieux !

Est-ce que tous les chrétiens ne pourraient pas s'entendre d'une manière permanente et ne plus former qu'un seul clan, c'est-à-dire reconnaître les mêmes lois religieuses, puis- qu'ils sont d'accord sur la base ?

Il me semble que tout n'en serait que mieux. Ah ! si Léon XIII pouvait vivre encore vingt ans !

LES AGES DU CŒUR

Vingt ans : premier amour ! Vingt ans :
Un feu léger de cassolette,
Un simple jeu d'escarpolette
Dans les buissons frais du printemps !

Trente ans : l'âge aux amours brûlantes :
Un soleil d'or toujours fêté,
Une moisson de fleurs troublantes,
Dans les buissons roses d'été !

Plus tard, c'est l'amour monotone :
Lueur de torche qui s'éteint,
Visite au terme vite atteint
Dans les buissons jaunes d'automne !

Après !... Les raisins sont trop verts ;
L'amour n'est plus qu'un souffle vague,
Qui parfois encore extravague
Dans les buissons... creux des hivers !

HENRI DE FLEURIGNY.

A BATONS ROMPUS

J'ai joui, il y a quelques jours, d'un spectacle si ravissant, que je ne puis résister au plaisir d'en faire part aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tant je sais qu'ils aiment le beau, cette voie qui conduit au bien.

Me promenant, par une de ces dernières belles journées d'automne, j'aperçus, la montagne couverte de givre. Elle me fit l'effet d'une aïeule aux cheveux blanchis, regardant, couvant amoureusement sa descendance.

En effet, la montagne, plus vieille que Montréal, n'est-elle pas, pour ainsi dire, l'œuf d'où est sortie la majestueuse et merveilleuse métropole du Canada ?

Sans elle, dont la crête s'élance vers les cieux, est-ce que Maisonneuve aurait pensé de creuser le sol de son épée pour y planter la croix ? Et alors un monde de souvenirs, de pensées, d'espérance m'emplissait la tête, le cœur, l'âme...

Et perdus dans les nuages dont le soleil diamantait ses arbres, ses verdure, ses mousses que reliaient entr'eux des fils de givre que je prenais pour des fils de la Vierge, au mois de mai, je me disais qu'une statue, élevée sur la montagne, tout comme celle de Notre-Dame de Fourvières, rendrait l'idée, l'expression, le sentiment des cœurs reconnaissants de " Ville-Marie."

* *

Commençant par " La reine des femmes ", je vais, par ce temps de grippe, de sombre et de batailles pluvieuses, parler de la plus belle moitié du genre humain. Cela me mettra un rayon de soleil au cœur. Et d'abord parlons de la femme-culotte, cet hermaphrodisme du vêtement. Vous avez certainement entendu parler de cette femme, laquelle, pour subvenir aux besoins de sa famille, portait le costume masculin depuis huit ans, et cela à la barbe de la police. S'il s'est trouvé un juge pour la condamner, il s'est trouvé une fourre- nez partout qui n'est pas de l'avis du juge. Sans vouloir discuter avec ce plumitif, plus léger que sa plume, je me suis demandé ce que penserait cet individu s'il voyait un de ses congénères habillé en femme pour gagner sa vie. Halte-là ! Zolaïste, un peu de pudeur.

Du reste, aux champs où la femme travaille comme un homme ; en France, où la femme travaille comme manœuvre, est-ce qu'elle porte le costume d'homme ?

Non. Elle se contente de porter caleçon. Espérons que cet androgyne, dont Fontanes a dit :

" Homme et femme à la fois, et dont le corps hideux
Des deux sexes formé, diffèrait de tous deux,"

ne sera pas le précurseur de la femme *fin de siècle*, cet être hétérogène auquel travaillent certains esprits malades. Si cela arrivait, ce serait aussi monstrueux que le produit de la carpe et du lapin.

Cette histoire de culottes me rappelle un souvenir historique. En France, il n'y a eu, à ma connaissance, que deux femmes qui aient eu l'autorisation du port légal du costume masculin : feu Georges Sand, autrement dit Mme Dudevant, et Rosa Bonheur. Non qu'elles ne fussent femmes dans toute la noble acception du mot et du cœur. Or, voici ce qui est arrivé à Georges Sand.

Un jour, en cherche d'aventures, elle voulut, avec quelques amis, visiter la Grande Chartreuse. Vous savez que les femmes ne sont pas admises dans ce sanctuaire. Elle sonna, et le portier vint ouvrir. A peine l'eût-il dévisagée, que le bon frère portier lui dit très dévotement et en baissant les yeux :

—Pardon, monsieur, mais les dames ne sont pas admises ici.

C'était un ancien général qui avait fui la guerre de ce monde pour faire l'assaut du ciel, et qui avait autrefois connu madame Dudevant.

* *

Les chapeaux des femmes qui vont au théâtre font beaucoup parler d'eux depuis quelques temps. Aussi, pourrait-on se demander si les femmes vont au théâtre pour se distraire, ou bien si elles y vont pour y exhiber leurs chapeaux.

Quoi, madame, vous possédez l'un des plus beaux apanages de la beauté féminine, et vous ne le laissez pas voir aux yeux des mortels ! Permettez-moi de vous dire que cela n'est pas bien et que votre beauté en souffre. Il est tellement vrai que la chevelure est l'un des plus beaux ornements de la femme, que Dieu, dans son amour pour nous, y a semé à profusion toute la science de l'esthétique.

Ainsi, à l'époque où les femmes ne s'habillaient ni en femmes ni en hommes, Eve, par exemple, avait une chevelure pour laquelle il lui aurait fallu douze coiffeurs. Cette chevelure qui lui servait de vêtement primitif, était, dit-on, rutilante le matin, blond-épi à midi et noir ébène le soir. C'était une manière comme une autre, mais plus économique pour Eve, de changer de toilettes trois fois par jour. Aussi, les fournisseurs s'en plaignaient-ils.

Or, vous, filles d'Eve, dont les nattes de cheveux servent à mettre la corde au cou de beaucoup d'hommes, vous vous obstinez à nous cacher les frondaisons de votre beauté. Eh bien ! ne vous en déplaise, nous les verrons malgré vous. Voici comment : Que l'administration du théâtre français, dans sa bonté paternelle, fasse entrer dans un salon toutes les dames coiffées, qu'une main élégante et fine les décoiffe et qu'elle pique gracieusement, dans la tête des récalcitrantes une fleur : bleue pour les blondes, rouge pour les brunes, blanche pour les... rouges... s'il y en a. La femme ne résistera pas à cette délicate attention féminine, car, femmes et fleurs, cela ne fait qu'un.

* *

Entendu dans le vestibule du théâtre français :

—Sais-tu pourquoi les femmes restent coiffées, au théâtre ?

—Non.

—C'est par ce qu'elles ont un... faux toupet.

Anton P. Labal